

WAJIB

L'invitation au mariage



de Annemarie Jacir
avec Mohammad Bakri, Saleh Bakri, Maria Zreik, ...
Palestine
14 février 2018 – 1h36 – V.O.S.T.

Jeudi 17 mai 2018 à 21h
Dimanche 20 mai 2018 à 11h
Lundi 21 mai 2018 à 19h

Annemarie Jacir, réalisatrice palestinienne, travaille dans le cinéma indépendant depuis 1994. Elle a écrit, réalisé et produit de nombreux courts métrages dont *Apost Oslo History* (1998), *The satellite shooters* (2001) et *Like twenty impossibles* (2003). *Le sel de la mer*, son premier long métrage, a été sélectionné au festival de Cannes 2008, section Un certain regard, et a remporté plus de 14 prix internationaux dont le Prix Fipresci et le Prix du meilleur Film à Milan. -----

Abu Shadi vit à Nazareth. Il prépare le mariage de sa fille. Selon la coutume palestinienne, les invitations doivent être remises de la main à main par les hommes de la famille. Son fils Shadi vient l'y aider. Architecte, il habite Rome et l'on comprend vite que le temps de son séjour n'excédera pas celui de l'événement et de ses préparatifs. Les premières séquences alignent d'emblée les sensibilités fines de l'écriture d'Annemarie Jacir. Seul dans sa voiture, Abu Shadi écoute à la radio la diffusion des avis de décès, la déclinaison des sépultures afférentes selon les cultes, chrétien, musulman, juif. Nazareth s'étend dans le lointain, au-delà de la lunette arrière. Une autre annonce radiophonique se glisse en douce, stipulant que le gouvernement israélien entend supprimer les indications en langue arabe dans les bus.

Un vaste panorama a été ainsi dressé l'air de rien, de l'ancrage séculaire à la dernière pointe empoisonnée de l'injustice. Jamais pourtant, l'intime ne s'est absenté du premier plan, de la force expressive du personnage. Sur fond de cette litanie nécrologique, du léger effet comique que surfile une telle audition, on a pu croire Abu Shadi réduit au veuvage. Il n'est que divorcé. Son épouse, remariée aux Etats-Unis, l'a quitté il y a bien longtemps. En père affectionné il a pris soin de leurs deux enfants. Une fille qui s'apprête à quitter son foyer pour fonder le sien. Un fils, Shadi, qui a choisi d'exercer au loin son métier d'architecte et partage son existence romaine avec une compagne dont le père oublie obstinément le prénom. Au prix de l'effort consenti, Shadi va contribuer à la distribution des centaines d'invitations qu'il serait inconcevable de poster ou de glisser dans les boîtes. De nombreuses portes seront donc franchies par le duo que forment père et fils, en autant de jaillissements sous la baguette sourcière d'Annemarie Jacir. Les Bakri, père et fils à la ville, grands comédiens l'un et l'autre, excellent au jeu. La cinéaste nous parle de la Palestine en brassant des atmosphères, fore en profondeur avec le talent de la simplicité. La variété des visites rendues évite l'écueil de l'échantillonnage. A chaque seuil, l'histoire ne cesse de faire son entrée. Elle révèle femmes et hommes de chair et de destinées singulières au prisme d'une identité, morcelée d'être déniée. (...).

Abu Shadi n'a jamais quitté Nazareth, se pliant aux compromissions indispensables au quotidien des Palestiniens. Shadi, dont on comprend que son activisme de jeunesse l'a contraint à l'exil avant que celui-ci ne devienne une respiration vitale, a la sévérité de ceux qui jugent de loin. L'humour, souvent, se mêle au sérieux, voire à la tragédie palestinienne tramée en filigrane. (...). La surveillance politique permanente, l'espérance encagée de Marwan Bargouti, le peu de foi que conservent les Palestiniens dans les cadres de l'OLP qui prospèrent à l'étranger, les bombes sur Gaza, le mépris partout, Annemarie Jacir tamise à main calme et ferme les lignes de force. Celles aussi des amours trahies, des horizons sans perspective, des amours possibles. Au laconisme efficace de son film précédent, *Le sel de la mer*, elle préfère l'usage des mots. Justes ou défailants, parfois d'une précision qui semble improvisée, ils restituent aux personnages qui s'en emparent leur intégrité. Comme en écho à Frantz Fanon, grand psychiatre qui dénonçait la domination du langage de l'occupant chez les colonisés, les Shadi père et fils parlent à voix multiples le palestinien.

Dominique Wideman – *l'Humanité* – 14 février 2018

... :...

*La réalisatrice Annemarie Jacir poursuit
l'exploration filmique du destin palestinien,
et donne de père en fils, les voix multiples de la
Palestine.*

*Wajib, retrouvailles familiales dans une Nazareth
sous tension.*

Abu Shadi, professeur divorcé à Nazareth, proche de la retraite, marie sa fille. Son ex-femme, exilée de longue date aux Etats-Unis, subordonne sa venue à l'état de santé de son mari. Rentré pour l'occasion de Rome où il est architecte, son fils, Shadi, le revoit après une longue absence. Ensemble, ils rendent visite aux invités de la cérémonie pour leur remettre en main propre, comme le veut la coutume du « wajib », le faire-part. Situation idéale pour sceller des retrouvailles aimantes et orageuses à la fois, prendre une température politique glaciale (Nazareth, en Galilée, est la plus grande ville arabe d'Israël) par le biais chaleureux de la fable, documenter la fiction en choisissant à la ville un tandem d'acteurs consistant, comme à la scène, en un père et un fils, en l'occurrence Mohammad et Saleh Bakri, les plus célèbres acteurs palestiniens d'Israël.

L'intelligence du dispositif est naturellement à mettre au crédit de la réalisatrice, la Palestinienne Annemarie Jacir. Née en 1974 à Bethléem, elle a grandi en Arabie saoudite, a été formée au cinéma à New York, et est installée à Amman, en Jordanie, faute d'être autorisée à vivre chez elle. Après *Le Sel de la mer*, en 2008, et *When I Saw You*, en 2012, *Wajib* poursuit l'exploration filmique du destin palestinien en un mantra artistique tennillé par la question de l'exil et de l'impossible retour. Après la colère et la révolte contenues dans les deux premiers titres, une tonalité nouvelle, qui les assourdit sans les annuler, enrobe ce troisième long métrage : la douceur et l'humour. Le théâtre des opérations oscille entre la vieille Volvo familiale, les gens visités, et les rues qui relient l'une aux autres. Au premier de ces chapitres, outre les dissensions ordinaires qui peuvent aigrir les rapports entre un père et un fils, s'ajoute ici l'ordinaire d'une situation extraordinaire. La dignité bafouée. Le rapport à l'Histoire et à la tradition. Le choix d'une fiancée. La considération pour l'action de l'Organisation de libération de la Palestine (OLP). L'attitude à adopter face aux Israéliens, hostiles, et plus encore

amicaux. Autant de questions qui hérissent les deux hommes, le vieux briscard de père étant plus porté à relativiser les idéaux et arrondir les angles que son rejeton, plus tempétueux et d'autant moins disposé au compromis qu'il ne vit plus ici.

Les gens et la ville forment tout au plus un décor à cette joute filiale, pas assez creusés pour entrer de plain-pied dans la dramaturgie, mais suffisamment esquissés pour qu'on y devine l'arrière-plan du duel affectueux qui tient la vedette. Une ville belle et abandonnée à la fois, jonchée de poubelles et de bâches défigurant des maisons et des paysages à la beauté orientale, des gens sous tension permanente qui s'efforcent de maintenir une tenue entre le stoïcisme de la fidélité à la terre et la mort à soi-même. Le conflit entre le père et le fils recouvre ainsi l'oscillation douloureuse, kafkaïenne, dirait-on, de l'identité des Palestiniens d'Israël, qui ont fait le choix de rester dans un pays dont ils sont devenus citoyens mais qui leur demeure étranger.

L'humour de *Wajib*, comme politesse du désespoir, place à cet égard le film dans le sillage de l'œuvre d'Elia Suleiman, cet incomparable artiste à qui il revient d'avoir inscrit en lettres de feu le destin palestinien au cinéma, en trois longs métrages : *Chronique d'une disparition* (1996), *Intervention divine* (2002), *Le temps qu'il reste* (2009). Manifestement inspiré par le premier d'entre eux, *Wajib* en reprend l'un des motifs de prédilection : l'épuisement moral. Car voilà bien ce qui menace, face au mur d'indifférence qui les environne, l'aspiration comme l'inspiration palestiniennes, ainsi que semble en témoigner l'attristant retrait d'Elia Suleiman. Mais tant qu'il se trouvera un film pour avoir la force de le montrer, l'idée d'épuiser l'épuisement lui-même restera vivante.

Jacques Mandelbaum – *Le Monde* – 14 février 2018.

Court métrage : **LA MORT, PÈRE ET FILS**
Vincent Paronnaud dit Winshluss, Denis Walgenwitz –
Animation – 13'32

Le fils de la mort ne veut pas reprendre l'affaire familiale. Il a le rêve secret de devenir Ange gardien, ce qui va déclencher une série de catastrophes. Son père va alors le tirer de ce mauvais pas.

Prochaines séances :

La Fiancée du pirate

Dimanche 20 mai 19h00

Lundi 21 mai 14h00

The Rider

Mardi 22 mai 20h00